

Une école à connaître : la maison-école d'infirmières de Paris : (rue Vercingétorix, 66)

Autor(en): **A. de M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **15 (1927)**

Heft 255

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-259108>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

venait d'être saisie d'un projet de loi, soutenu par la majorité des députés de tous les partis, et prévoyant l'abolition complète, dans un délai de trois ans, de toutes les maisons de tolérance au Japon.

Voilà une bonne nouvelle. Elle nous paraît par ailleurs plus sûre que celle répandue également par l'agence Reuter ces jours derniers, et d'après laquelle les Chinois protesteraient en masse contre l'émancipation des femmes amenée par le réveil national. Ce que nous savons des tendances féministes de la Chine moderne contredit assez complètement cette nouvelle, qui nous paraît plutôt tendancieuse. E. Gd.

Une école à connaître

LA MAISON-ECOLE D'INFIRMIÈRES DE PARIS.
(Rue Vercingétorix, 66.)

Fondé en 1905, cet établissement a été reconnu d'utilité publique en 1911, et depuis 1923 il donne à ses élèves un diplôme d'Etat. Les règlements de l'Ecole ressemblent à ceux de nos meilleures écoles de gardes-malades suisses: âge requis: 21 à 25 ans; instruction demandée: brevet d'enseignement primaire ou études équivalentes, mois d'essai éliminatoire. Viennent ensuite les cours proprement dits: théorie des soins aux malades, en médecine, en chirurgie, soins aux femmes en couches, aux nouveau-nés, massage et gymnastique, hygiène professionnelle et sociale, administration hospitalière, cours de morale professionnelle.

Pour la pratique, il est exigé 5 mois de stage en médecine dans les salles d'hôpital, tous les matins et deux après-midi par semaine, 5 mois en chirurgie, 2 mois en clinique d'accouchement, 4 mois à l'hôpital pour enfants, 2 mois à l'hôpital Pasteur (maladies contagieuses), 3 mois dans les spécialités (nerveux, yeux, oreilles, larynx, peau, consultations externes, services de dispensaires, etc.).

Les infirmières qui désirent se consacrer aux soins à domicile des malades indigents peuvent, après la période d'études générales, se spécialiser dans ces branches en quelques mois. Toutes les élèves sont initiées, pendant le cours de leurs études, au travail social d'assistance et de prophylaxie dans les dispensaires et à domicile. Pour cela l'école est spécialement bien placée, puisqu'elle comprend aussi le service d'assistance maternelle et infantile de Plaisance qui, dans son compte-rendu de l'année 1925, accuse les inscriptions suivantes: 1196 enfants de 1 à 3 ans suivis régulièrement, 15.895 consultations de nourrissons, 26.676 pesées de nourrissons, 477 femmes enceintes, 20.859 visites à domicile, 8.500 layettes distribuées, sans parler des secours en nourriture, en lait surtout, 2.224 consultations antivenériennes, etc., etc.

Il s'agit là d'une vaste organisation, et l'on est émerveillé devant le tableau des inscriptions consultatives de constater les progrès non seulement de l'activité de l'assistance, mais de ses résultats.

Il faut parler ici de l'âme de cette activité, la directrice de l'école, M^{lle} Chaptal. Elle avait débuté, il y a trente ans environ, dans les œuvres de bienfaisance du quartier de Plaisance, quartier pauvre, populeux, riche cependant en misères misérables, riche aussi en cafés. La mortalité des enfants en dessous de 2 ans y était de 18 %; sur 1000 cas de mort, 90 à 104 étaient dus à la tuberculose.

Emue par la misère de ces taudis et par les ravages qu'y faisait la tuberculose, entraînée par l'exemple d'une femme de cœur et par le dévouement d'un abbé, M^{lle} Chaptal ouvrit un dispensaire antituberculeux. L'année 1900, année de grippe, lui révéla les misères des femmes et des enfants, et le 14 janvier, dans un très modeste local, la première mère venait la consulter avec son nourrisson. L'assistance maternelle et infantile était créée. M^{lle} Chaptal sut toujours s'associer des médecins philanthropes, et elle usa et use encore d'un talent tout spécial pour délier les bourses et pour gagner des amis à son œuvre.

L'aide bénévole ne lui fit pas défaut; cependant elle comprit vite qu'il lui fallait des professionnelles pour lutter efficacement contre les maladies sociales et pour réformer l'hygiène d'un quartier de 80.000 habitants. Elle-même avait suivi les cours de la Croix-Rouge, et ceux des hôpitaux de Paris; elle avait été en Angleterre, où elle avait étudié l'organisation et l'instruction des gardes-malades. Elle n'hésita pas devant la certitude qu'il fallait créer, à Plaisance même, une école d'infirmières. Pour qui a connu le niveau des infirmières d'hôpital à Paris, au moment de la crise du début du siècle, lorsqu'après la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il fallait remplacer les religieuses par des infirmières laïques, l'ambition de M^{lle} Chaptal était doublée d'un courage spécial. L'infirmière n'était pas en estime auprès du public. Indifférent d'abord, il fut gagné à la cause de l'Ecole par l'enseignement social que M^{lle} Chaptal y fit donner dès le commencement. Peu à peu on comprit le but de l'établissement: la formation d'un nouveau type d'infirmière qui serait conscient de la valeur de sa vocation et s'élèverait à sa hauteur. Dès lors, nombreuses furent les élèves régulières, et parmi celles qui en sont sorties, nous trouvons des supérieures d'écoles de gardes-malades, la monitrice générale des infirmières visitantes du duché de Luxembourg, une vingtaine d'infirmières qui travaillent comme gardes de ville, d'autres encore, très nombreuses, enrégimentées dans les services d'hygiène sociale de Paris et d'autres villes de France.

Nommée membre du Conseil Supérieur de l'assistance et de la prévoyance sociales, M^{lle} Chaptal obtint du ministre d'hygiène une loi concernant le diplôme de l'infirmière. Le Conseil de perfectionnement des écoles d'infirmières, dont elle fait partie, en établit les conditions, qui sont depuis 1922 à la base de tout établissement

Les femmes et les livres

Une romancière: Jean Bertheroy

Pour les femmes nées vers le déclin du siècle passé, et qui eurent le goût d'écrire, il était d'un usage courant d'adopter un pseudonyme — « un nom de plume », comme disent les Italiens. M^{me} Le Barillier choisit celui de Jean Bertheroy... Pourquoi Jean plutôt que Jeanne? C'est qu'on savait assez l'opinion toute faite prête à accueillir n'importe quel écrit signé d'un nom féminin: nul besoin d'en prendre connaissance; « littérature de dames », décréait du haut de sa supériorité le premier ignorant venu — pourvu qu'il fût un homme — et tout était dit.

Jean Bertheroy, qui vient de mourir, a connu le grand succès. Son œuvre comprend bien une quarantaine de volumes, tous des romans, à quelques rares exceptions près: *Femmes antiques* (poèmes) qui fut couronné par l'Académie française, et un acte en vers, *Aristophane et Molière*, qui eut les honneurs de la Comédie française. Elle a, d'ailleurs, été à maintes reprises, lauréate de l'Académie, pour ses œuvres en prose. On vantait son talent (mot désuet, puisque, aujourd'hui, on a du génie, ou l'on n'a rien qui vaille), on encensait l'écrivain pour la vaste culture et la distinction de son esprit, — la femme pour son charme et sa beauté.

Romans antiques, romans modernes: la division s'impose, et c'est celle-là que nous choisirons, sans tenir compte de l'ordre chronologique. Y en a-t-il davantage d'un genre que de l'autre? Il nous a semblé que la balance est à peu près égale, mais que l'auteur marque, néanmoins, une prédilection marquée pour l'histoire, et avant tout, historiquement pour l'antiquité, géographiquement pour l'Orient et le Midi: c'est là son atmosphère naturelle où elle s'épanouit avec délices. M^{me} Bertheroy aime non seulement à scruter les annales de tel ou tel pays; elle sent très vivement la nature et l'art, et elle a de l'imagination. Toutes ces qualités réunies allègent ce que l'érudition pourrait avoir d'indigeste pour le lecteur.

Se propose-t-elle comme guide à travers les cités voluptueuses mollement étalées au pied du Vésuve? Elle suscite des cendres *La danseuse de Pompéi*. Presque enfant, Nonia a déjà été inscrite sur les tablettes des édiles pour égayé les festins des riches, qui s'achèvent dans une orgie. Mais son âme est restée puérile et charmante. La ville dépravée, placée sous l'égide de Vénus Physica, a pu souiller son corps; Nonia est encore accessible aux sentiments élevés. Ici intervient un grand amour partagé pour l'adolescent Hyacinthe, qui, froissé par le matérialisme de ses concitoyens, s'est réfugié dans le culte d'Apollon. Le Vésuve sous son aspect d'alors, riant ou grave, mais couvert

reconnu par l'Etat. En 1923 paraît *l'Infirmière française*, revue mensuelle de l'Association nationale des infirmières diplômées de l'Etat français, et rédigée par des médecins, mais renfermant régulièrement un bulletin professionnel rédigé par M^{lle} Chaptal elle-même. Celle-ci dirige en outre la publication de traités pratiques: *La bibliothèque de l'infirmière*, où nous trouvons, parmi les ouvrages parus: *La morale professionnelle de l'infirmière*, écrit par elle-même; *Les soins aux nourrissons et aux enfants malades*, par les Drs Aviragnet et Peignaux; *La lutte contre la mortalité infantile*, par Dr Germaine Montreuil-Straus.

En 1924, M^{lle} Chaptal a créé une nouvelle branche d'assistance: un dispensaire antivénérien. On parle d'agrandir l'école. Malgré les difficultés de l'heure, l'organisme s'élargit dans une étroite collaboration des médecins et des infirmières, auxquelles leur chef a su inspirer l'amour de leur vocation et l'ambition de la lutte contre les fléaux sociaux. Parmi les résultats du travail accompli, nous citerons la diminution de la mortalité infantile (18 % en 1900, 3 à 5 % dès 1906 chez les enfants suivis par l'assistance). En 1904, 28 % des bébés inscrits seulement étaient nourris au sein; en 1925, il y a six fois plus de bébés, suivis, dont 82,5 % nourris au sein.

Les comptes-rendus financiers sont intéressants au point de vue de leur équilibre parfait, malgré les frais toujours plus considérables. Si nous n'entrons pas dans les détails, c'est qu'il nous semble qu'à l'heure actuelle, il est difficile, à nous Suisses, d'évaluer un budget français. Le prix de pension de l'élève infirmière était en janvier 1926 de 400 fr. par mois, de 500 fr. pour l'élève étrangère. Il s'y ajoutait la somme de 900 fr. pour frais d'uniforme. On nous dit aussi que le salaire d'une infirmière du service social en France varie de 4000 à 12.000 fr. par an, avec ou sans pension.

A. DE M.

IN MEMORIAM

M^{lle} Lucie Achard. — M^{lle} Marie Nicodet.

Peut-être M^{lle} Lucie Achard, qui vient de mourir à Genève à l'âge de 75 ans, aurait-elle été étonnée de trouver son nom dans notre journal, car elle ne s'appelait pas elle-même une féministe, et surtout éprouvait quelques craintes et quelque méfiance à l'endroit du suffrage féminin. Et cependant, comme elle fut une personnalité marquée, au cœur chaud sous une brusquerie mêlée de bonhomie, à l'activité à la fois intellectuelle et pratique; comme elle présida pendant plusieurs années, soit une Société féminine comme le Lycéum-Club de Genève, soit une Société de grand intérêt pour les femmes comme cette Association pour la protection de l'enfance, qu'elle avait contribué à fonder, et qu'à ce titre elle participa à

nombre de réunions de l'Alliance de Sociétés féminines suisses; comme, enfin, elle fut l'auteur de nombreuses publications fort appréciées... c'est en la considérant comme l'une des nôtres, non pas selon la lettre, mais selon l'esprit du féminisme, que nous tenons à rendre ici hommage à sa mémoire. Car une femme active, bonne et intelligente ne contribue-t-elle pas, même inconsciemment, et du seul fait de ses qualités, à servir notre cause en montrant ce dont peuvent être capables des femmes?...

C'est surtout sur l'amour des enfants et sur l'amour de son pays, — disons même de sa petite patrie genevoise, — que se concentrèrent les intérêts de M^{lle} Achard. Pour les enfants, en plus de l'œuvre accomplie par la Société que nous mentionnons plus haut, et par un groupement distribuant des bourses d'apprentissage dont elle faisait partie, elle écrivit plusieurs charmants ouvrages pleins de vie et de gaieté; sur Genève, elle fit de nombreuses recherches et études historiques, notamment à l'occasion du Centenaire de 1914. Et surtout elle raconta, en deux volumes épuisés maintenant, ce qui prouve leur retentissement, et d'après des papiers de famille, l'histoire de son arrière-grand'tante, Rosalie de Constant, évoquant à cette occasion, de façon amusante, le cadre littéraire et patricien de Genève et de Lausanne à la fin du XVIII^e siècle, et fournissant aux biographes et aux admirateurs de Benjamin Constant de nombreux détails utiles et inédits.

Nous savons que nos lecteurs, comme tous les membres de nos Sociétés féminines qui ont eu l'occasion de rencontrer M^{lle} Achard et de collaborer avec elle, ou encore qui se rappellent la charmante réception offerte par elle, en 1908, au Conseil International des Femmes et à l'Alliance, dans la propriété familiale et historique de l'Impératrice, se joindront à nous pour exprimer à sa famille, comme au Lycéum de Genève, leurs vifs regrets et leur meilleure sympathie.

E. GR.

* * *

Le groupe lausannois de l'Association vaudoise pour le Suffrage vient de nouveau de faire une grande perte en la personne de M^{lle} Marie Nicodet, un des plus anciens membres de son Comité, à qui nous garderons un bien affectueux souvenir. Aucune des habituées de nos séances mensuelles n'oubliera son accueil toujours si bienveillant et cordial, car elle avait l'habitude de se multiplier pour chacun et de rendre autour d'elle tous les services possibles.

Nous lui devons beaucoup pour tout ce qu'elle a fait pour nous, tout ce qu'elle a été pour nous: c'était chez elle que, depuis de longues années se réunissait notre Comité, et sa maison était devenue pour nous un précieux centre de ralliement et de renseignements. Son départ creuse un vide très sensible dans nos rangs; en lui disant adieu, nous avons l'impression que toute une page de notre vie suffragiste se tourne.

L. D.

de végétation de la base au sommet, avec ses oléandres et ses citronniers qui se penchent vers l'enchantement de la mer, les coutumes et les fêtes païennes — autant de tableaux au milieu desquels se noue et se déroule l'intrigue.

En compagnie de la romancière, on fait de merveilleux voyages: en Sicile, par exemple, à l'époque d'Archimède et du bon roi Hiéron. *Les vierges de Syracuse*, vouées au culte d'Artémis, la chaste déesse, veillent sur la cité. Il existe de ce livre une belle édition illustrée, où l'image renforce les impressions nées du texte. C'est l'antiquité grecque avec ses rites poétiques. Tout ici est noble et pur, sauf, par contraste, le jeune prince dépravé, Hyéronime, devenu tyran de Syracuse à la mort de son grand-père; et, dans son orbite, quelques éléments délétères. — Voici maintenant la Sicile encore, mais, cette fois, la Sicile agreste, dans *Les tablettes d'Erinna d'Agriente*, alors que Marc-Aurèle réglait les destinées de l'Empire. Fête des semailles et des moissons dans un grand domaine rural, paisible vie de famille que trouble pour un temps le souffle de la passion.

Poursuivons notre route: *La beauté d'Alcias*. c'est Eglise, la mer de Myrtos, le ciel grec. *Cléopâtre* — ce nom suffit pour évoquer la vieille Egypte; *Geneviève de Paris* — et Lutèce surgit aussitôt des ténèbres. Jean Bertheroy trouve des titres expressifs. *Les brebis de M^{mes} Deshoulières*: quand on a lu ces

mots, est-il possible que le XVII^e siècle n'apparaisse point, et Condé, Turenne, M^{me} de La Fayette ne semblent-ils pas des personnages obligatoires?

Encore un roman historique, et il me faudra renoncer aux autres: leur liste seule occuperait une page. *Le journal de Marguerite Plantin* a valu à son auteur la médaille d'honneur de la Société d'encouragement au bien. Adieu les pays du soleil! Nous débarquons à Anvers, au « Compas d'Or », où le célèbre imprimeur français Christophe Plantin a établi ses bureaux et ses ateliers au XVI^e siècle. Erudit lui-même, il vit entouré de savants et de peintres, ses fils et ses filles travaillaient avec lui. Sous la plume de Marguerite naissent d'une part les majuscules enluminées des livres; de l'autre, dans son journal, des descriptions de la vie de famille, de l'activité des Plantin et de l'histoire mouvementée des Flandres à cette époque. Il est souvent question de la fameuse Bible polyglotte qui doit paraître, de Philippe II et du sinistre duc d'Albe, du soulèvement des « Gueux », des méfaits des iconoclastes. Le roman s'achève avec la délivrance des Pays-Bas.

Par ce rapide compte-rendu, on aura pu juger de la variété des sujets qui ont attiré la romancière et de l'étendue de ses connaissances historiques, car on sent bien — même quand elle ne cite pas ses sources — que de lectures et de recherches elle